

Pascal Garnier

Lune captive dans un œil mort

ZULMA - 2009

Le Magazine Littéraire

FÉVRIER 2009



Pascal Garnier, maître du crescendo angoissant, dans une zone franche entre polar et littérature blanche.

Lune captive dans un œil mort

PASCAL GARNIER

Éd. Zulma, 160 p., 16,50 €.

Si elle était publiée aux éditions de Minuit, on traiterait l'œuvre de Pascal Garnier avec tout le respect qu'elle mérite. Hélas ! cet auteur installé dans un bourg ardéchois a changé plusieurs fois d'éditeur (P.O.L, Flammarion, Fleuve Noir, Plon...) avant de se fixer chez Zulma. Surtout, il n'a cessé d'avoir le « cœur entre deux chaises », le roman noir et la littérature blanche. Pas facile donc d'asseoir sa réputation auprès de la critique. Garnier parvient pourtant, mieux que nombre de ses confrères – c'est l'avantage de venir du polar –, à revêtir ses pages d'obscurité et d'angoisse. Il en fait la preuve dans ce roman au titre énigmatique. Deux retraités sans histoires des Hauts-de-Seine, Martial et Odette Sudre, s'installent aux Conviviales, nouveau concept de résidence sécurisée dans le sud de la France comme il en existe tant aux États-Unis, théâtre d'une vieillesse qu'ils ne considèrent pas – pour reprendre la phrase de Marcel Jouhandeau – comme « le morne vestibule de la mort, mais comme les vraies grandes vacances, après le surmenage des sens, du cœur et de l'esprit que fut la vie ». Leur séjour débute sous les meilleurs augures. N'étaient le zèle et le caractère malgracieux du gardien. Et leur solitude : ils sont en effet les pionniers dans cette cinquantaine de pavillons similaires. Bientôt arrivent leurs premiers voisins : un couple, suivi peu après d'une femme seule. Tous trois cadrent mal avec le décor : trop distingués pour les Conviviales. Le temps des affabilités de voisinage révolu, Pascal Garnier ôte les masques, graduellement, comme le cinéaste Dominik Moll dans *Lemming* ou *Harry, un ami qui vous veut du bien*. La paranoïa gagne les « Conviviaux ». Insidieusement d'abord. Par des bribes d'information qui filtrent jusqu'à leur olympe : une biche aurait agressé une vieille dame. Par le massacre des chats que M. Flesh, le gardien-régisseur, programme obstinément. Totalement ensuite, avec l'installation d'un campement de gitans aux abords de la résidence. La sécurité, premier des arguments publicitaires des résidences seniors, devient un pousse-au-crime... Rien que du noir chez Garnier ? Non, comme la lune, le romancier diffuse un rayon de lumière qui révèle les lâchetés et les névroses de ses personnages. Et, dans un feu troublant de ressemblances, rappelleur des rôles... FRANCIS ANNY

Vendredi 27 février 2009

Pascal Garnier

« Je n'ai jamais supporté ce que les gens appellent la vraie vie »

L'auteur de romans noirs et de littérature enfantine poursuit, avec « Lune captive dans un œil mort », ses narrations tendres et désespérées

Il a l'air un rien perdu, débouant, dans le salon de ce grand hôtel parisien. Une large casquette de tweed enfouie sur la tête. Enveloppé d'un long manteau chiné, ici, au milieu du brambaha discret des conversations, dans ce décor de fautes de velours rouge et de meubles Art déco, Pascal Garnier ressemble à l'atté Nemo, le personnage de la bande dessinée de Winsor McCay que ses rêves entraînent toujours dans des endroits inconnus et qui se réveille à chaque fois en tombant de son lit.

Il cherche autour de lui. « C'est vous, n'est-ce pas ? Je n'avais pas bien sûr du rendez-vous. » En voilà un qui n'a pas attendu aujourd'hui et ses bientôt 60 ans pour être distrait. Enfin, disons plutôt qu'il s'abandonne. « Tout petit à l'école, confite-t-il, je regardais la fenêtre, puis la pendule, puis à nouveau la fenêtre. » Envie d'être ailleurs, tout simplement. « Je n'ai jamais supporté ce que les gens appellent la vraie vie. Il fallait que j'imagine que j'invente. Finalement les héros, je voulais être un héros. »

Comment fait-on pour ne pas se tromper de chemin lorsque l'on a certempieux désir en tête ? En s'efforçant de rater la « vraie vie » des autres. « Je n'avais pas tout à fait 16 ans, et un seul transexe de 3 jours que l'éducation nationale et moi avons rompu. Je suis parti. Je n'avais qu'une idée : franchir les frontières. » Le jeune garçon va abandonner derrière lui une enfance « pas vilaine » dans le 13^e arrondissement, puis à Puteaux et à Versailles. Un frère,

une sœur. La blancheur familiale. Des parents « plant gentils ». Tous les deux avaient le goût des voyages. « Ma mère aimait les livres. Au fond, c'est à cause de ça que je suis parti. A cause des livres. » Il sourit. Détourne les yeux un instant. Grèce, Turquie, Moyen-Orient, Arabie... La fugue adolescente va durer une dizaine d'années, avec quelques retours. Très peu. « Je faisais la route, poursuivait-il, j'étais un beau brun. On se déshabillait. On parlait ininterrompuellement. Je me sentais brouillait. Pascal Garnier retourne à Paris. Sans perdre tout à fait sa bouffée. « Je tournais avec des groupes de rock. Je faisais les paroles des chansons. » Quelque chose menace en effet à le démancher. « Je n'avais pourtant pas aller plus loin, explique-t-il, j'aime vraiment mal l'or-

Humour grinçant
Gilles Vaugeois, le libraire de la rue des Plantes, remarque ses nouvelles et en imprime deux (*Contes gothiques*, L'Entretemps, 1985), dans ce qu'il appelle ses « 45-tours littéraires ». « Trage - restreint, beau

Une monstrueuse intimité

Nul ne sort de Surmesis, qui souvent n'y revient. Tu parles. Tout change, même en banlieue Ouest de Paris. Odette et Martial Sudre ont bien été forcés d'en convenir, l'optimisme devint plus tripette. Plus rien ne ressemble à ce que ce couple de cadres retraités en a connu.

En moins de temps qu'il n'en faut pour vieillir, « leur paisible retraite s'était métamorphosée en une sorte de jardin d'enfants hystériques

thographe. Je me battais avec les contagions. » Il se marie aussi. Un hasard amoureux. « On y croit tellement... » Sa belle-famille est riche. Voilà qu'il se retrouve à gérer un château et des terres quelque part dans l'Yonne. « Là, je n'étais vraiment pas à ma place. J'ai vite été dévoré d'ennui. Je lisais, je lisais. » Encore la fiction. Ce qui a changé, c'est qu'il vivait là. L'écriture. « Les héros que je racontais m'ont permis de m'évader. » Il se salue en effet. Une nouvelle fois. D'abord. Remontage. Installation dans le 14^e arrondissement. Bricoles et combinaisons. Où cela va-t-il le mener ?

Le décor est planté. Ajoutez le tacturne, écrivain de chaise. Léa, une troisième résidente, pas si vieille et jolies, mais dont l'esprit s'égarait. Nadine, enfin, genre d'ergothérapeute préférant la fumette et le space cake aux activités, ludi-

papier... Le petit volume tombe sous les yeux de son voisin, l'électeur Paul Orichalovsky-Laurent, qui publiera son premier recueil, *L'Année sablonnière* (POL, 1986). Voilà comment Garnier est devenu écrivain... Surtout, un autre recueil, sorti chez POL l'année suivante. « Mais je voulais poursuivre au roman. J'étais impatient. » Du temps à rattraper. Ce sera grâce à Vaugeois, à nouveau, qu'il pourra toucher à cet autre registre. Avec *Le Pain de la veille* (L'Entretemps, 1989), qué suivra plus tard *La*

tempo pour voir arriver un autre couple. Les Nods (Martine et Marcel) ont abandonné Orléans et leur quartier résidentiel « devenu la zone favorite des mouches » qui enserment la ville. Le décor est planté. Ajoutez le tacturne, écrivain de chaise. Léa, une troisième résidente, pas si vieille et jolies, mais dont l'esprit s'égarait. Nadine, enfin, genre d'ergothérapeute préférant la fumette et le space cake aux activités, ludi-



RAPHAËL GAULLE/AGNAN/REDDA PRESSE

nesses. Après *Un chat comme moi* (Nathan, 1986), j'ai hésité de solitude et de mécompréhension, viennent une dizaine de titres. « *Cela a été une croisière pour moi. Les enfants sont des fantasmes impossibles. La nuit est désolée, leur fait fermer le livre. »* La rencontre avec Laurent Leroy, son éditeur chez Zulma, où il a maintenant neuf titres, va aggraver encore cette exigence. Le premier d'entre eux, *L'Adèle* (Zulma, 1998), roman terrible où un employé de la SNCF célèbre un mariage fait disparaitre dans le béton d'une aumône en consécration les jeunes filles qui l'obsèdent, marque un vrai changement d'approche. « Avant, je racontais des histoires, explique Garnier. Maintenant, je les racontais par eux qui les vivent. »

Un tragique gagnant du Loto, un tueur à gages épais, un ange du bizarre déguisé en cuisinier... La prose du pouvoir du texte par les personnages : quelle plus belle réussite littéraire aurait pu imaginer ce petit garçon qui pensait que la réalité ne vaudrait jamais la fiction ? ■

Les Hauts du bas vient d'être publié en Livre de poche (n° 31206, 190 p., 5,40 €), et Zulma réédite *L'Adèle* (104 p., 15 €).

Solution : « *Quinze* (Viviane, 1996 ; Zulma, 2006). Pascal Garnier commence un long cycle de narrations désespérées et tendres. Des textes à l'humour terriblement grinçant. Qui broient le noir et qui serrent le cœur. C'est qu'il est incroyablement proche de ses personnages (des gens simples, plutôt abîmés par l'existence) et de ses lecteurs aussi. Allant sans cesse dans une autre, dans un souterrain et tit complétement.

Il a fait l'apprentissage de cet échange en écrivant pour la jeunesse, avec les personnes âgées. Chacun s'écarte mais librement en quête se convainc d'y rester. Jusqu'à ce que le monde s'écroule. Pascal Garnier fait bouillir dans ses vases clos une très saine et sage anguille. C'est drôle et terrifiant tout ensemble. La fragilité derrière les cartons. Frissonnant. Méchant d'humanité. ■

Lune captive dans un œil mort, de Pascal Garnier, Zulma, 128 p., 16,50 €.

X. H.

LA REVUE LITTÉRAIRE

mensuel - 5^e année

N°37

Éditions Léo Scheer

Janvier
2009

Pascal Garnier, Lune captive dans un œil mort, Zulma, 208 pages, 16,50 euros

« Et maintenant, que vais-je faire, de tout ce temps, que sera ma vie... » En lisant ce roman, nous tenons dans nos mains une boîte à musique qui déraile.

Martial et Odette ont choisi *Les Conviviales*, « l'expert des résidences seniors », histoire d'avoir une fin de vie tranquille et au chaud. En attendant la belle mort. *Les Conviviales*, c'est un monde neuf, idéalisé, sain, voire aseptisé, en tout cas exclu de tout danger. De la guimauve à l'état pur. Maisons individuelles, club-house, piscine, clôtures et vidéosurveillance, car « aujourd'hui, le premier des comforts, c'est de se sentir bien protégé et en sécurité permanente », dit la brochure. L'objectif du promoteur immobilier est bien de sécuriser et d'apaiser ces petits vieux, afin qu'ils atteignent une qualité d'ennui d'une douceur opiacée.

Pionniers dans cette aventure, Martial et Odette seront rejoints par Marlène et Maxime, puis Léa. Tous parqués dans leur pavillon identique, ces personnages ordinaires, presque insignifiants, attirent cependant notre goût pour le voyeurisme, et nous voilà en train d'épier, au fil des pages, leurs moindres gestes. Les rôles secondaires sont préparés aux petits oignons. Nadine, l'animatrice hippie du club-house, et Mr Flesh, gardien-régisseur, l'homme à tout faire de la résidence. Tous les acteurs se meuvent dans un monde qui n'est pas sans rappeler celui du *Truman Show*. « Imaginez qu'on soit sous surveillance, qu'on nous observe comme des cobayes de laboratoires ? Qu'on nous filme à notre insu, qu'on nous étudie comme des rats ? » soupçonne Martial. L'auteur repro-

duit en effet, au sein même de cette résidence pour troisième âge, une sorte de gigantesque studio d'où il dissèque les relations humaines. L'écriture, très visuelle d'ailleurs, est tantôt floue, impressionniste, comme filtrée par des culs-de-bouteille, tantôt précise à travers l'objectif des caméras de surveillance, relatant les allées et venues.

Chacun a choisi d'être captif de ce lieu hermétique. Pourquoi ? Peut-être pour mieux s'enfuir ensuite. Lorsqu'on se paie l'éternité, on a plus d'avenir. Alors une panique s'installe progressivement : quitter la sphère privée oppressante, couper cette vieille rengaine sur le disque rayé, s'élever au-dessus d'un bonheur factice. Dans cette aventure, chacun s'évade à sa manière : douce démenche, verres d'alcool ou joints libérateurs. Le lecteur secoue le bibelot, la boule à neige qu'est ce lieu clos, où les grains de folie tourbillonnent et se déposent délicatement sur les habitants. Apparaît une mouche imaginaire sur le nez d'Odette ; un être se débat dans le ventre de Marlène ; la paranoïa s'empare de Maxime. Se met en marche peu à peu la danse macabre, la Névrose entraîne tour à tour dans une ronde funèbre ces personnages qui avant gesticulaient comme de petits automates, se percutant les uns les autres et repartant dans une autre direction. Un rythme effréné s'empare de ces vies ternes, et le lecteur s'esclaffe et s'émeut en même temps.

Dans un style aux formules imagées, où les arbres sont « bien dégagés au-dessus des oreilles », où les hommes sont « tordus comme des pieds de vigne », Pascal Garnier fait preuve d'une certaine habileté à mettre en scène des gens de peu. Des gens fragiles, à l'image de ce « rameau accroché frileusement à son tuteur, émergeant comme un périscope de son énorme pot, qui exprime à merveille tout ce qu'il y a de touchant et de pathétique dans l'espérance humaine ». C'est ça le monde de Pascal Garnier, un univers d'êtres aux existences décolorées, dérisoirement inabouties, s'aimantant l'une l'autre. Se succèdent chez l'auteur lucidité et cynisme, tendresse et empathie. Une histoire de « clowns tristes

sous un chapiteau éteint », à lire barricadé chez soi, un dimanche, le plaid sur les jambes et le thé posé sur le buffet de grand-mère, bercé par les chansons de Gilbert Bécaud.

Hélène Renard

Hebdomadaire - Mercredi 18 mars 2009

ROMAN**PASCAL GARNIER****LUNE CAPTIVE DANS UN CŒIL MORT**

Il y a dix ans, Pascal Garnier publiait *L'A26* (1), une histoire terrible – terrifiante. Un huis clos entre Bernard et Yolande, frère et sœur, unis dans la même déchéance, du côté d'une autoroute en construction dans le Nord. Aujourd'hui, avec *Lune captive dans un œil mort*, il met le cap au sud, là où

la vie est, paraît-il, plus douce, riante. Martial et Odette, ses nouveaux protagonistes, cèdent aux avances d'un agent immobilier, quittent leur banlieue parisienne et s'installent, pour une retraite bien méritée, dans une résidence ultramoderne, avec voisins triés selon leur compte en banque, piscine, animatrice pour après-midi conviviaux, tranquillité garantie sous haute surveillance d'un gardien... à l'œil trouble. Entre *L'A26* et cette *Lune...*, c'est toujours le même auteur qui sévit, transperce nos destins pour en faire des romans noirs, déstabilisants. Le nouveau paradis de Martial et Odette devient, au fil des pages, une prison, un enfer. Ce n'est qu'ennui, regrets, désirs et chagrins remisés...

Pascal Garnier prend la réalité pour ce qu'elle est – effrayante. Il plonge ses personnages – monstres et innocents – dans une dérive suffocante, sans jamais céder au cynisme. Ici, un brin d'espoir, ici, une envolée lyrique. Et toujours cette écriture ample, sensuelle, pour dire la folle destinée du genre humain. **MARTINE LAVAL**

(1) Réédité aujourd'hui chez Zulma.

Ed. Zulma, 160 p., 16,50 €.

Pascal Garnier

Simple mais efficace

Pascal Garnier se partage entre textes courts, romans noirs, littérature enfantine et peinture. Il excelle dans la mise en scène de personnages fades à l'existence insipide ; mais sans jamais les juger. Et s'il écrit, c'est parce que, comme disait Pessoa, « *la littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas* ».

Propos recueillis par Joseph Vebret

■ Vous dites ne pas aimer la « vraie vie ». Pourtant, vos personnages sont de « vrais gens »...

Ce que je n'aime pas, c'est la vision que l'on donne de la soi-disant « vraie vie », version TF1. C'est la fausse « vraie vie », comme il y a de vrais faux passeports. Il ne faut pas confondre.

Depuis que je suis en âge de lire des romans, c'est-à-dire 7 ou 8 ans, je trouve que perdre sa vie pour aller sauver une princesse à la pointe de l'épée, ça vaut le coup. Manifester pour une histoire d'argent, en revanche, ce n'est pas noble.

Dans les faits divers les plus anodins soient-ils, il y a une « vraie vie », comme ce type par exemple qui tue à la hache l'amant de sa femme... Ces gens ont pourtant des têtes de voisins et sont complètement anodins. On s'en rend compte avec les micro-trottoirs télévisés du lendemain : « On n'aurait pas pu imaginer. » « Il promenait son chien et était gentil. » C'est ce que j'adore. Il y a

quelque chose de somptueux. C'est une façon de transcender, de magnifier la « vraie vie ». À la limite, je ne fais plus du tout la différence entre ce qui est la « vraie vie » et ce qui est la fiction.

■ Vous êtes parti vers l'âge de 15 ans, pour une dizaine d'années.

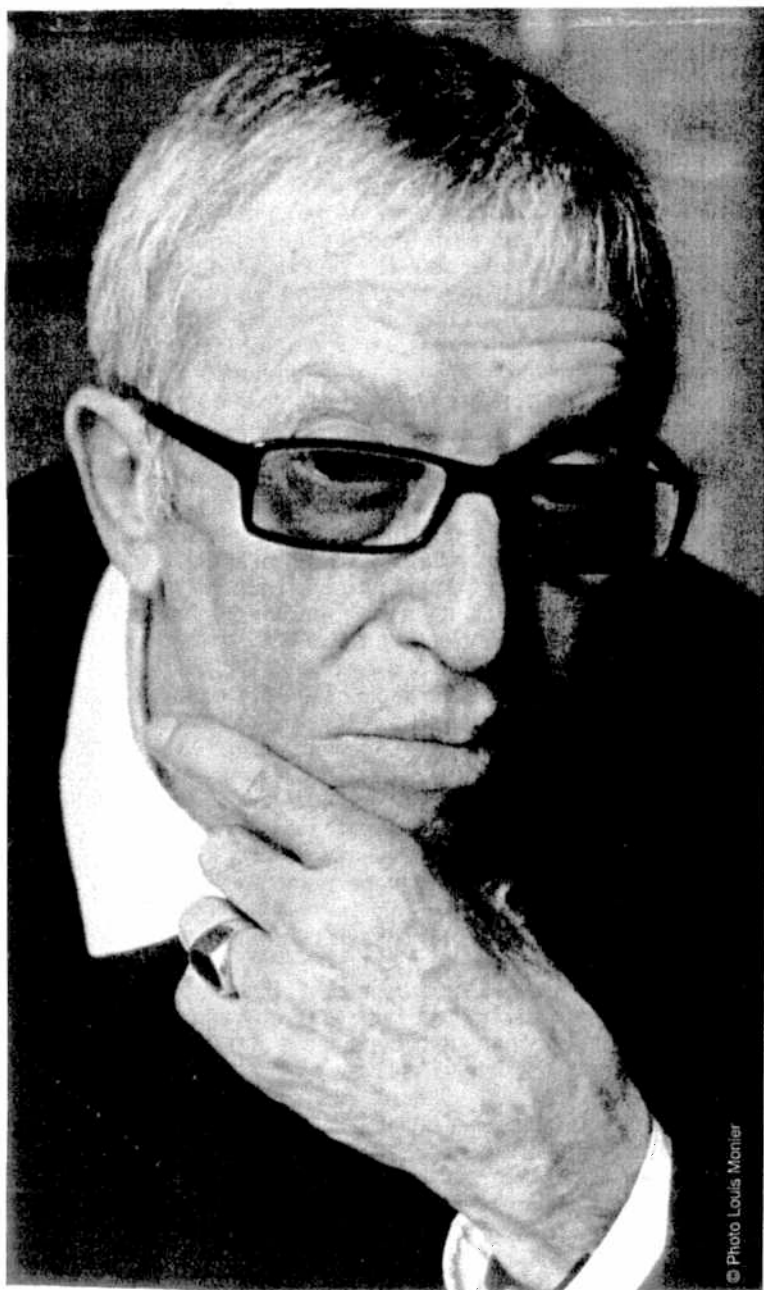
Avec des allers venus. À cette époque, il était facile de trouver des petits boulots. On partait six mois au Maroc, au Moyen-Orient, en faisait des choses plus ou moins avouables... Pourtant, je ne suis pas du tout un baroudeur. En fait, j'ai toujours eu l'impression d'être une erreur de casting. Je me suis retrouvé dans des situations un peu rocambolesques alors que je suis plutôt pétochard. Mais je crois que cette vie est la même que celle de pas mal de jeunes de l'époque : Rimbaud, Bob Dylan, Kerouac... évidemment Katmandou... C'est une jeunesse que je ne regrette pas du tout, même si ça n'a pas été drôle tous les jours. C'était l'insouciance ; on n'avait pas peur.

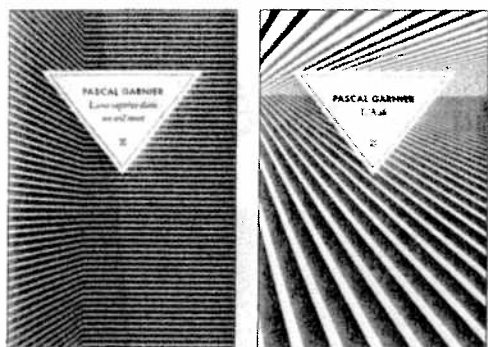
■ Qu'est-ce qui vous a incité à vous poser, puis à vous mettre à écrire ?

Quand on fait le tour du monde, on s'aperçoit que c'est rond. Finalement, on revient toujours, ou presque, à son point de départ. J'étais un peu fatigué ; une sorte de lassitude. Et puis, la plupart des copains ne jouaient plus le jeu. Ils se sentaient des obligations, reprenaient la petite entreprise familiale, etc.

Pour ce qui est de la venue à l'écriture, cela s'est fait plus tard... l'ennui et l'alcool aidant. Je lisais déjà beaucoup, et depuis longtemps, mais je n'avais jamais pensé me mettre à l'écriture. J'imaginai qu'écrire était réservé à des gens qui avaient des diplômes, ce qui n'était absolument pas

« Il y en a marre des héros avec des collants bleus et des slips rouges ! »





LUNE CAPTIVE DANS UN ŒIL MORT
Pascal Garnier, Éditions Zulma, 156 p., 16,50 €
L'A 26, Pascal Garnier, Éditions Zulma 1999 (réédition),
114 p., 15 €

mon cas. En fait, j'étais très complexé. Je ne savais pas conjuguer les verbes, par exemple. Finalement, le style que je me suis construit est un style par défaut.

■ **Vous écrivez des livres jeunesse, des polars, de l'humour noir, des romans plus traditionnels... Faites-vous des différences ?**

C'est un tout. Je n'ai pas l'impression que ce soit une écriture différente. On peut retrouver de moi dans tous les livres, du moins en littérature pour adultes. Et même en littérature jeunesse. Mes livres ne sont pas différents les uns des autres. Les auteurs sont ainsi : nous parlons tous des mêmes choses, la vie, la mort, l'amour... La destination est la même pour tous. Ce qui compte, c'est le chemin que l'on emprunte pour y parvenir. Cela s'appelle le style. Si les thèmes varient, le style reste identique, avec la même exigence vis-à-vis de mes lecteurs, qu'ils aient 14 ou 88 ans. Et c'est un très bon exercice de style. On est obligé d'être concis, de s'exprimer avec des mots simples... et puis il faut qu'il se passe des choses.

■ **Dans certains de vos livres, on retrouve quelque chose de Simenon...**

Il serait faux de dire que l'on n'est jamais influencé par qui que ce soit, même si l'influence est plus ou moins consciente, et qu'il ne s'agit surtout pas de faire des pastiches. Lorsque je voyage, j'ai toujours un *Maigret* dans ma valise. Dans les romans de Simenon, autres que les *Maigret*, ce que j'aime, c'est ce côté dépouillé, dégraissé. Mais d'autres auteurs sont dans cette même veine. C'est en fait une famille dont on s'aperçoit progressivement que l'on fait partie.

■ **Cette capacité à placer des individus communs dans des situations peu communes...**

Il y en a marre des héros avec des collants bleus et des slips rouges ! Je trouve héroïques tous ces gens qui se lèvent le matin pour aller travailler. Je les admire. Et ils peuvent, à un moment donné, péter un plomb dans un sens ou dans un autre : faire quelque chose de terrible ou de magnifique. C'est justement dans les circonstances particulières que l'on voit comment les individus se révèlent. Je ne suis pas là pour les juger, mais pour être au milieu de la bascule. On peut très bien devenir l'un ou l'autre. J'ai moi-même été lâche, médiocre... et héroïque. C'est ça qui me fascine.

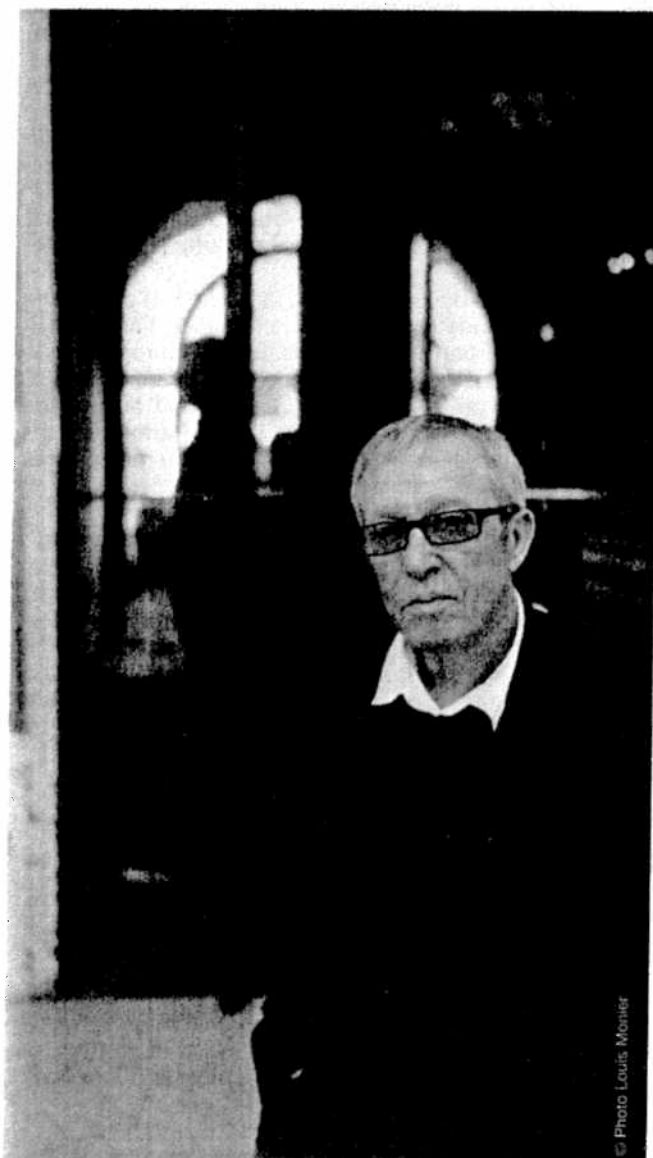
■ **Vous êtes fidèle à votre éditeur.**

Comment ne pas être fidèle à Zulma ? C'est une excellente

maison d'édition. Je ne dirais pas que l'on a démarré ensemble, mais presque. C'est désormais une histoire de famille, tout en gardant des relations très professionnelles. Ils font très bien leur travail éditorial et nous avons des rapports humains « vrais », ce qui n'a pas toujours été le cas dans des maisons plus prestigieuses. Zulma, c'est à la fois une volonté de qualité de texte et un rapport humain. Il n'y a pas de Borgia caché derrière les rideaux qui vous attend avec un poignard, comme cela peut être le cas ailleurs.

■ **Avez-vous des manuscrits au fond de vos tiroirs ?**

J'ai deux ou trois livres d'avance, ce qui me permet de me consacrer davantage à la peinture et à mes déplacements pour la promotion des livres parus. Pour écrire un roman, j'ai besoin comme tout le monde de m'immerger. Je n'ai pas de scénario, mais quelques idées de départ, de personnages, de lieux, des situations, des pièces de puzzle jetées en vrac. Et bien entendu, je ne connais pas l'image finale. Je fais des tentatives pendant dix, vingt pages, ensuite le bouquin décolle, vole de ses propres ailes. Il faut pouvoir se mettre en condition. J'ai déjà la première page d'un prochain roman. Elle est bonne. Mais il faudrait que je reste à tournicoter dessus pendant une semaine, ou plus, pour savoir de quelle manière m'y prendre. Pour l'instant, je n'en ai pas le temps. ■



© Photo Louis Monier

Hebdomadaire - vendredi 14 novembre 2008

8 janvier > ROMAN France

Les conviviales

Maître du roman noir mélancolique à la française, Pascal Garnier revient avec *Lune captive dans un œil mort*.

L'année dernière, il nous avait expliqué *La théorie du panda* (Zulma, 2008) dans un beau roman noir avec un décor breton automnal, des hommes blessés et des femmes prêtes à les relever. Pascal Garnier maintient le rythme et le niveau avec *Lune captive dans un œil mort*.

Cadres retraités, Martial et Odette Sudre, quarante ans de mariage au compteur, ont vécu plus de deux décennies dans un coquet pavillon à Suresnes. Alléchés par la brochure d'un promoteur immobilier, ils se sont laissés tenter par l'appel des Conviviales, une résidence senior tout confort et sécurisée dans le sud de la France.

Sur place, les Sudre découvrent la pluie et les menus désagréments d'un lieu pas si accueillant que ça. Heureusement, voici que débarquent de nouveaux voisins, Maxime et Marlène Node, qui font leur apparition avec une nuée de cartons et un piano blanc. Mon-

sieur a vendu des serres dans toute l'Europe et n'est pas, contrairement à Martial, le genre d'homme à porter des sandales avec ses chaussettes. Madame, elle, a dansé à l'Opéra dans sa lointaine jeunesse. Tous deux viennent de quitter leur quartier résidentiel d'Orléans menacé par la racaille.

Aux Conviviales, l'entente entre les deux couples est presque immédiate, les apéritifs dînatoires ne tardent pas à se multiplier. Un bonheur n'arrivant jamais seul, Léa, qui a hérité d'une maison et d'une confortable pension mensuelle après le décès de son ancienne patronne, fait également une apparition dans le paysage...

L'auteur des *Hauts du bas* (Zulma 2003, ressort au Livre de poche) peaufine le portrait vachard de ses protagonistes principaux, tout en soignant ses seconds rôles, tel ce M. Flesh, le gardien-régisseur, dont on ne peut pas vraiment dire qu'il est un ami des bêtes. Tragédie acide, *Lune captive dans un œil mort* est un régal d'humour noir.

ALEXANDRE FILLON



Pascal Garnier

Pascal Garnier

Lune captive dans un œil mort

ZULMA

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-84304-465-6

SORTIE : 8 JANVIER



Jeudi 9 juillet 2009

PASCAL GARNIER *Lune captive dans un œil mort* Zulma, 160 pp., 16,50 euros.

Du bonheur, les héros de Pascal Garnier ne connaissent que des flashes, tranchants comme des scalpels. Leur quotidien, c'est la vieillesse, la solitude, la décrépitude. *No future*, toute la crudité et l'implacabilité de la vie sont là, dans ces mots cliniques et familiers distillés au fil de romans courts et intensément noirs. Pourquoi cette obsession de la vieillesse? «Je ne supporte pas de vieillir. On devient moche, on a mal partout, et on va mourir bientôt», dit-il. «En même temps, l'intérêt d'être vieux, c'est qu'on peut tout se permettre. Se laisser aller, faire des caprices. C'est un retour à l'enfance, on n'a plus rien à prouver, on redevient ce qu'on a été.»

Troublant. Parler avec Pascal Garnier, c'est entrer de plain-pied dans ses livres. Cet homme-là dégage l'amertume et la gourmandise mêlées des vies cabossées puis redressées, il ressemble à ce point à son écriture que c'en est troublant. Peu de mots mais chargés. Pas de tralala ni de séduction. Si vous n'aimez pas, c'est pareil. Les premiers instants, les premières pages, on est parcouru d'un frisson un peu glacé, on ne sait pas trop si c'est bon ou pas, on a juste envie de continuer. Puis on ne peut plus décrocher, on écoute, on lit, capté par tout ce noir percé de lumières.

Son nouveau roman, *Lune captive dans un œil mort*, se déroule dans une de ces résidences pour seniors dont on vante les mérites dans des pubs à la télé, ultrasécurisées et déshumanisées, clubs de vacances sans vacanciers, avant-goût du tombeau. Extrait: «Oui, c'était comme de vivre en vacances, à la différence près que les vacances avaient une fin alors qu'ici il n'y en avait pas. C'était un peu comme s'ils s'étaient payé l'éternité, ils n'avaient plus d'avenir, preuve qu'on pouvait s'en passer.» Ses héros, Martial et Odette s'installent, joyeux. Mais l'enfer et l'isolement font très vite

de la résidence Les Conviviales un redoutable piège à rêves. Garnier, c'est une sorte de Chabrol à l'écrit. Le goût de la bonne bouffe compris. Car tous ces vieux qu'il raconte se régaleront sinon de la vie du moins de ce qu'elle peut offrir de plus accessible, un coup vite tiré, un gueuleton vite engouffré, toujours ça que la mort n'aura pas. «J'aime bien cuisiner, concède-t-il. *Nourrir les autres, c'est un acte fondateur, ça vient de l'homme des cavernes.*»

Qu'est-ce qu'il mitonne? Il hausse les épaules. «Avec trois bricoles et quelques épices, je peux tout faire: bourguignon, blanquette ou falafels. J'aime surtout la cuisine du dimanche soir, avec les restes du week-end. Le principe minimaliste.» Minimaliste, c'est le mot. A 60 ans, après avoir bien bourlingué, il vit en Ardèche avec sa quatrième femme («moi, je me marie toujours, j'ai jamais vraiment demandé mais j'aime bien dire oui»), s'adonne à la peinture, maîtrise mal le téléphone portable, ne lit pas les journaux, à peine quelques livres. «Des classiques, parfois, car j'ai beaucoup de carences.»

Très vite, Garnier a voulu s'échapper. «Adolescent, j'ai compris que l'existence que mes parents me souhaitaient ne me convenait pas. A partir du moment où j'avais lu des livres, il n'y avait pas d'autre réalité pour moi que la fiction.» Il quitte l'école, la blanchisserie familiale de Puteaux, et part courir le monde. A son retour à Paris, cures de désintoxication, lecture, écriture.

Accent parigot. Repéré par Gilles Vaugeois, un libraire de son quartier qui décide d'imprimer certaines de ses nouvel-

les, il attise la curiosité de Paul Otchakovsky-Laurens (P.O.I qui publie deux de ses romans avant de lâcher l'affaire. «On n's'entendait pas bien avec Paul analyse Garnier avec son accent parigot. Il est dans un univers très classieux, parisien, intellectuel, on ne fait pas partie de la même bande. Il m'a fait très vite comprendre que je n'étais pas fait pour le roman. Comme je l'admire beaucoup, ça m'a fait flipper.»

Grand prix. D'autres y ont cru Fleuve Noir, Flammarion, e maintenant Zulma (l'éditeur de Blas de Roblès, prix Médicis). Cela a donné *Comment va la douleur?*, *la Théorie du panda les Hauts du bas...* Et un grand prix de l'humour noir en 2006. Des personnages a priori ordinaires, des histoires a priori simples, dont on ressort le vert noué.

Lui non plus n'en sort pas tous jours indemne. «J'ai des crises de paranoïa. C'est comme si j'étais mort. J'ai appris ça dans mes premiers trips d'acide. On peut concevoir que la vie existe sans vous. C'est odieux mais je m'y suis habitué.» Aujourd'hui, il dit qu'il vit dans la fiction qu'il voulait. Qu'il aurait juste préféré que ça lui arrive dix ans plus tôt.

C'est à la fin des trois heures d'entretien qu'on comprend pourquoi on aime Garnier. Pour cette pointe de tendresse dans le noir et cette phrase: «Il n'y a rien qui m'émeut plus qu'un couple de vieux, dans la rue, qui se tient par la main. Ils savent très bien où ils vont mais, jusqu'au bout, ils se tiendront par la main.»

► ALEXANDRA SCHWARTZBROI

Une sorte de Chabrol à l'écrit. Le goût de la bonne bouffe compris.

scalpel ◀ Tranches de vie dans une résidence de seniors.

Garnier, lumière noire

romans

PARADIS PERDU

La résidence « Les Conviviales » est le rêve absolu pour tout senior au compte en banque replet et au désir de tranquillité : pas d'enfants, mais une clôture hermétique, un gardien présent jour et nuit, une animatrice. Et surtout le soleil, le sud ; enfin loin des banlieues grises où les « jeunes seniors » de la résidence ont passé leurs vies.

Martial et Odette sont les premiers à emménager dans ce paradis : las, il pleut tous les jours et ils sont seuls dans le lotissement aux maisons identiques hormis le gardien, Monsieur Flesh. Inquiétant monsieur Flesh ! Cerbère peu loquace qui annonce pourtant la venue de nouveaux voisins, « *des gens comme vous* ». Une phrase qui laisse les deux retraités dubitatifs et interrogatifs. Ils déraillent un peu. Il faut dire qu'à cause de l'orage, le portail électronique de leur éden est bloqué et qu'ils ne peuvent pas sortir. Donc ils regardent la télé ; ils lisent un peu, inventent « le jeu des voisins ». Ils font des supputations, « *ils sont noirs, ou végétariens, ils ont été en Chine* »... Des gens comme eux...

Enfin, les Shwob arrivent, attendus comme le messie. Mais le coupé Mercedes gris métallisé, la femme beaucoup trop jeune vue de loin et son mari aux cheveux teints et aux dents trop blanches n'augurent rien de bon. On fera pourtant avec Mariène et Maxime. Une troisième propriétaire Léa arrive. C'est encore pire : elle ne cache pas son amour pour les femmes ! Ne restent plus que Nadine, l'animatrice adepte du gâteau au haschich, et des cours de rigologie, quelques gitans installés à proximité, Monsieur Flesh surpris en train de tuer un chat à coup de pelle, la détonation d'un revolver et le drame peut commencer.

Cinq personnes venues pour trouver la paix et parvenaient à peu près à se supporter dans une ambiance pis-

ciné, apéro, souvenirs trop merveilleux pour être vrais vont en arriver à se hair. Mariène parle sans cesse de son fils, un prodige, Léa et Nadine se rapprochent un peu trop. Tous s'ennuient à mourir et s'épient à longueur de temps.

Un incendie de forêt éclate. Certes l'animation est au début plutôt bien vécue, mais les canadiens passent et la grille reste close. C'est la panique : le gardien a disparu, ils savent pourquoi, un manteau de fourrure flotte sur la piscine et de la case paradis, les heureux propriétaires arrivent directement à celle enfer. Mais comme dit l'un d'entre eux : « *À son âge perpette, c'est une courte peine* », phrase qui à elle seule résume tout le roman.

Pascal Garnier a un talent fou pour déstabiliser le lecteur, montrer comment à partir d'une idée de rêve pour jeunes retraités, une microsociété hyper sécurisée peut virer au carnage. Ces quelques sexagénaires dont le tour est passé se rejouent leur vie en l'embellissant et en souhaitant la prolonger dans un rêve infini. Mais la réalité est là, méchante, précise. L'ennui, la solitude, les regrets constituent l'essentiel de leurs journées. Le vide d'une vie faite d'escapades dans la région et de barbotages dans piscine représentent malgré le soleil et les apparences l'antichambre de la mort. Le roman qui au départ est une satire plutôt drôle sur les travers des gens qui tentent d'oublier leur âge devient imperceptiblement au fil des pages un polar au suspens aussi brûlant que la haine et le grand incendie qui ravagent tour à tour leur éden.

B. Bontour

LUNE CAPTIVE DANS UN ŒIL MORT, Pascal Garnier, Zulma, 156 p., 16,50 €



Hebdomadaire - Jeudi 23 avril 2009

SATIRE

Retraite mouvementée au soleil

«**Lune captive dans un œil mort**», de **Pascal Garnier**

(Zulma, 158 p., 16,50 €) – Les producteurs de télé-réalité peuvent se rhabiller: «Lune captive dans un œil mort», de Pascal Garnier, met en scène les ravages d'un huis clos entre...retraités consentants. Martial et Odette Sudre, un couple de sexagénaires, quittent la banlieue parisienne pour s'installer dans un lotissement du sud de la France. A défaut du joyeux village de carte postale promis par la publicité, les Sudre s'installent dans une cité vide et autarcique, rejoints par les Node, un couple de parvenus, une mystérieuse femme seule et une animatrice de club perpétuellement *stone*. C'est l'été, la piscine est bleue, l'ennui palpable, les amitiés polies: les conditions du drame sont réunies. L'installation d'un camp de gitans à quelques centaines de mètres allume la mèche. Très drôle, semée de dialogues franchouillards comme on les aime, l'histoire évolue vers une ambiance inquiétante, qui basculera vers une folie fugace et violente. Pascal Garnier pousse à la caricature une génération bouffie par les loisirs qui, au nom de la sécurité et pour se protéger du monde qu'elle a créé, renonce à sa liberté. Une satire cinglante, fille du roman noir et de la tragédie classique ■ KARINE PAPILLAUD



Hebdomadaire - Jeudi 12 mars 2009

ROMAN

Lune captive dans un œil mort

PAR PASCAL GARNIER (*photo*)

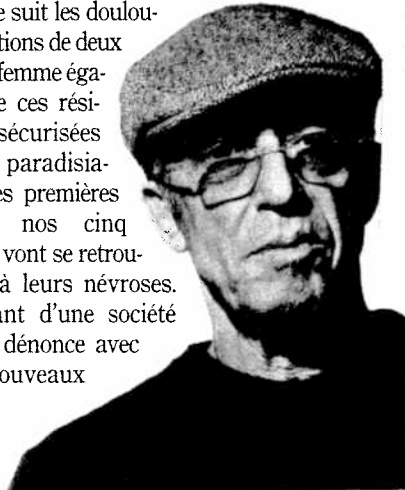
Zulma, 160 p, 16 euros.

* Pascal Garnier découvre l'humour. Avec ce roman, il nous plonge dans une sorte de « Desperate Housewives » chez les seniors. La satire suit les douloureuses pérégrinations de deux couples et d'une femme égarés dans une de ces résidences hypersécurisées prétendument paradisiaques. Passées les premières fraternisations, nos cinq pitoyables héros vont se retrouver confrontés à leurs névroses.

Portrait décapant d'une société obtuse, le livre dénonce avec verveur les nouveaux pièges à rêves.

**Hubert
Prolongeau**

Philippe Mazas-Opale



Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

le kiosque le plus proche sur www.trouverlapresse.com

Mercredi 4 mars 2009

Des seniors emballés!

Lune captive dans un œil mort

de Pascal Garnier
(Zulma)

PASCAL GARNIER a de l'humour. Surtout de l'humour noir (il a même eu un grand prix pour cela). Ici, il s'embarque avec un groupe de seniors qui veulent terminer leur existence dans un lieu paradisiaque et sécurisé : avec grilles, gardien, caméras. Tranquillité assurée. Cela s'appelle « *Les conviviales* », au sud de la France. Avec mer et soleil. C'est la retraite en chantant...

Comme il se doit, c'est l'enfer qui va surgir de ce lieu merveilleux « *aux pavillons rigoureusement identiques au crépi ocre qui tendaient devant eux leur petit tablier de pelouse vert cru, pareil à de la moquette synthétique. Des arbustes plantés comme des balais (...)* ». Là, deux couples, une femme seule, une animatrice et le gardien vont vivre, après quelques jours de sérénité, dans la peur et la terreur. Avant de connaître l'horreur en apothéose.

Il faut faire confiance à Pascal Garnier pour que la tension monte par petites touches successives. Il y a d'abord les personnages, au passé mal connu, qui s'approchent, se reçoivent, s'affrontent. Des remarques, des piques, puis des dérives verbales, des accusations. Surtout lorsque Léa va venir

s'installer dans cet univers de rêves et de cauchemars. Qui est-elle? Ils s'interrogent. Ils soupçonnent. Et Martine Node, pourquoi parle-t-elle si souvent de son fils Régis, un génie, paraît-il? L'avenir sera plus sinistre. Il y a aussi Odette, épouse de Martial Sudre, qui voit des mouches partout. A moins qu'elle n'en ait une dans le cerveau?

Des caravanes aux portes de cet enclos de riches : des gitans, bien entendu! Tout se déclenche très vite. La parano plus du racisme. Et c'est la crise. Garnier, sourire en coin, sait très bien remettre certaines idées à leur place. Mais la catastrophe est là. Un coup de revolver tiré par un « senior » au bord de la folie... et tout s'enclenche. Un mort, un cadavre à faire disparaître, un incendie salvateur... et les résidents hélicoptérés vers un monde plus réel!

Ce roman est un vrai régal : tout est observé avec une ironie fracassante. Une comédie macabre qui n'arrête pas de faire sourire. Ainsi ce personnage qui en a assez de penser à « *ses vieux jours* » : « *Mais de ses vieilles nuits, qui s'en souciait? (...) C'est qu'elles s'allongent, nos vieilles nuits, elles blanchissent, elles aussi...* »

Beaucoup moins vite en lisant ce roman!

André Rollin

● 157 p., 16,50 €.

La Vie

Hebdomadaire – du 13 au 26 août 2009

PASCAL GARNIER

La Vie La Lune CAPTIVE DANS UN ŒIL MORT



R. GALLARDE / GAMMA

ROMAN. Pascal Garnier a obtenu en 2006 le grand prix de l'humour noir. Cette année-là, il publiait un redoutable *Comment va la douleur ?* Il était donc quasiment naturel qu'il s'empare d'un sujet comme la vie dans les résidences hypersécurisées pour seniors, clôturées, sans



désordre, sans bruit, sans enfants, sans... rien ! Le bonheur assuré ! On imagine déjà notre écrivain railleur alignant cette obtuse société pseudo-paradisique. C'est ce qu'il fait et c'est un régal. La résidence s'appelle *les Conviviales*. Tout

un programme. L'animatrice du pavillon des loisirs et le gardien de la résidence, aux allures de bouledogue, accueillent trois couples friqués qui débarquent, triés sur le volet. Quand des Gitans prétendent installer leurs roulottes à quelques encablures du mur d'enceinte, c'est le drame... Ce qui ajoute de la force au roman de Pascal Garnier, d'un réalisme souvent confondant, c'est que ses héros sont malgré tout attachants. Quand ils brassent entre eux leurs troubles obsessionnels, leur vide et leurs chagrins, ils appellent désespérément une lumière dont ils soupçonnent l'existence par-delà leur ghetto doré. Ils nous disent à leur manière : n'ayez pas peur. Le bonheur est ailleurs que dans le tout sécuritaire : dans les risques de la vraie vie, bruyante, folle, aventureuse, incertaine, périlleuse, merveilleuse. La vie, quoi ! Une leçon à méditer en vacances, au camping des flots bleus, entre moustiques et coups de soleil... ●

ZULMA, 16,50 €.

YVES VIOLLIER